

André Brochu, *Dans les chances de l'air*, Éditions de l'Hexagone, Poésie, Montréal, 1990, 154 pages

Martin Thisdale

Volume 6, numéro 4, printemps-été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thisdale, M. (1991). Compte rendu de [André Brochu, *Dans les chances de l'air*, Éditions de l'Hexagone, Poésie, Montréal, 1990, 154 pages]. *Brèves littéraires*, 6(4), 51–53.

BLOC-NOTES

ANDRÉ BROCHU

Dans les chances de l'air

Éditions de l'Hexagone • Poésie, Montréal, 1990,
154 pages

Ce cinquième recueil d'André Brochu constitue une ode au désir. Il oppose à la mort et à ses artisans une philosophie de l'amour axée sur la démesure et l'émerveillement.

Notons que l'ordre dans lequel sont évoqués différents moments et aspects de l'existence donne au recueil une saveur biographique qui lui confère une certaine unité. La partie intitulée «Enfances», qu'on peut interpréter comme un flash-back ou une parenthèse dans l'univers sensuel de l'adulte, souligne l'importance des premiers jardins en esquivant les pièges de la nostalgie, du moins à première vue. L'auteur évite toute fixation sur une période ou une autre de l'existence, comme si ces transitions, éléments synecdotiques, ne devaient être considérés que par rapport à la vie dans sa totalité. Vie dans laquelle, par ailleurs, il importe de mordre à grandes dents avant le passage des «anges moissonneurs» (p. 153).

Le discours amoureux revêt toute sa plénitude dans «Amours». Bien que parsemé de lexèmes religieux, qui produisent des effets de dissonance dont on pourrait facilement se passer, il fait fi de la pudeur et laisse libre cours aux parfums de nudité, aux couleurs

de l'absolu ainsi qu'à la démesure des mots et des souffles.

Certains clichés (sur la femme, entre autres) et plusieurs surcharges métaphoriques altèrent malheureusement l'authenticité des émotions. Idéalisée, vénérée jusqu'à l'excès, la femme prend les traits de la Vierge dans un «pastiche» (parodie involontaire serait plus approprié) de l'Ave Maria :

Je vous salue amie
 au doux souris
 vous faites parade
 de toute grâce
 entre vos mots ruisseau
 alenti de silences (p. 34)

Comme on est à même de le constater, le désir éprouve des difficultés à prendre son envol, empêtré dans des relents de religiosité et des envolées grandiloquentes qui n'ont plus vraiment d'affinités avec la poésie.

Domage, car la relation amoureuse de l'homme et de la femme est teintée d'un bel érotisme, à la fois doux et ardent. Mais cet érotisme lui-même semble idéalisé puisque, trop beau et trop irréel, il ne souffre pas les contingences de la vie quotidienne. «Destins», première partie du recueil, soulève pourtant le problème de la rupture :

Éclairs vindicatifs
 de l'amour outragé
 quand la grande femme se lève
 nue jusqu'aux dents
 et repousse le tas des amants

rompus petites bêtes peureuses
 qui fuient entre les leurres
 insuffisants (p. 30)

Brochu pêche par excès, ce qui aurait pu lui être profitable, mais nous conviendrons que même la démesure exige un dosage. L'émerveillement, résidu de l'enfance, entendons enfance d'une certaine époque, flirte avec la préciosité. L'auteur ne sombre pas dans la nostalgie. Il fait pire, transposant, mine de rien, une certaine vision de l'enfance et de ses excès dans le cheminement de l'adulte par l'emploi de références religieuses et un appareil qui nuisent considérablement à la spontanéité et à la véracité du discours amoureux. Il aurait fallu opter pour la simplicité.

Le poète a également la fâcheuse tendance de nommer et de décrire alors qu'il devrait suggérer, recourant, plus souvent qu'autrement, à la comparaison plutôt qu'à la métaphore, comme s'il ne faisait pas confiance à son lecteur. À défaut d'y perdre son latin, on y perd le plaisir de la lecture!

Quoiqu'il en soit, Brochu est loin d'être un rêveur incorrigible. Il nous le prouve en dénonçant, à sa manière, l'hypocrisie, l'honneur, «ce charnier public» (p. 74), et les bonnes consciences à l'origine d'efforts de guerre de tous genres.

Comme quoi, si «la vie vaut d'être rêvée», pour ne pas citer la note de l'éditeur inscrite au verso du livre, elle vaut surtout d'être questionnée.

Martin Thisdale